





Le président et moi



Philippe Ridet

Le président  
et moi

Albin Michel



*Pour Gilles Bresson, où qu'il soit*



## Prologue

Dans la nuit du 20 au 21 juillet 2007, j'ai été nommé ministre délégué à l'Outre-Mer. Déjà l'aube s'apprêtait à venir. Je ne me souviens plus qui m'a annoncé cette promotion, ni d'ailleurs qu'elle m'ait été véritablement annoncée. J'étais ministre, voilà tout, et plutôt fier de l'être au regard de mon parcours personnel qui ne me prédisposait pas à cet honneur. Oui, j'étais fier et un peu revanchard. Je repensais à un ancien professeur de français, M. Guérin, qui, en classe de quatrième, au tournant des années soixante-dix, m'avait plusieurs fois humilié, se moquant de mes fautes d'orthographe et de mes lectures. L'inviterai-je à ma cérémonie de prise de fonctions ? Je verrai. Il portait de fines chaussettes de soie transparente qui écrasaient ses poils sur ses mollets et achevaient de le rendre à mes yeux tout à fait antipathique.

J'étais aussi très satisfait que mon futur ministère ne fût pas trop loin de mon domicile. Je pourrais m'y rendre à pied, pensais-je. Je me voyais descen-

dre la rue de Miromesnil, fraîche et perpétuellement ombreuse, pour me rendre place Beauvau. Mais le ministère de l'Outre-Mer se trouve rue Oudinot ! objectera-t-on. J'en conviens. Mais c'est ainsi que j'imaginai ma destination. Seul désagrément : je ne trouvais pas de chaussettes pour achever de m'habiller. Tans pis, j'irais pieds nus dans mes mocassins. Je resterais derrière mon bureau le plus possible et m'abstiendrais de croiser les jambes pour ne pas découvrir mes mollets lors des réunions de mon cabinet où il est recommandé, pour se libérer du lien hiérarchique et susciter la créativité des équipes, de parler à bâtons rompus et d'égal à égal autour d'une table basse.

Je me souvenais assez précisément d'une réflexion que m'avait faite Nicolas Sarkozy le 14 juillet 2005. Ce jour-là, depuis la place Beauvau justement, distante d'une centaine de mètres de l'Élysée, il avait tranquillement torpillé la garden-party de Jacques Chirac, en déclarant qu'il n'avait pas été élu, lui, « pour réparer des serrures à Versailles ». Une allusion aussi aimable que transparente à Louis XVI avec lequel il comparait le chef de l'État qui, à la fin de son mandat, avait donné l'impression d'avoir peu de prise sur le cours des choses.

Réunissant un petit groupe de journalistes écrasés par la chaleur qui régnait sur Paris ce jour-là, dans la fraîcheur climatisée de son bureau de ministre de l'Intérieur, il n'avait cessé de s'ébahir de sa popularité et de la ferveur qu'il suscitait. Un instant, il s'était tourné vers moi et, ses yeux fixant mes

## *Prologue*

chevilles, m'avait lancé : « Tu ne mets plus de chaussettes maintenant ? – Non, jamais après le 1<sup>er</sup> juillet », avait été ma réponse.

On s'étonnera peut-être que, dans un premier élan, je n'aie pas immédiatement refusé cette nomination ministérielle au nom de la déontologie. C'est vrai quoi ! un journaliste ministre, il ne fallait pas exagérer ! Déjà que notre réputation n'était pas très bonne... Je le confesse à ma grande honte : ce n'est que plus tard que je réalisais que ma nouvelle fonction m'obligerait à renoncer à mon métier de chroniqueur du sarkozysme triomphant. Dans un premier temps, un peu inconscient, amorti par le sommeil, déjà grisé par la perspective d'une vie nouvelle qui s'ouvrait devant moi, je m'étais même imaginé pouvoir mener les deux activités de front : ministre et reporter.

Quelle opportunité ! Le rêve ultime de l'« embedded », comme on appelle depuis la guerre d'Irak les journalistes embarqués avec la troupe. Pour le coup, j'étais vraiment embarqué au cœur du réacteur. Aux premières loges du spectacle. À moi les war rooms ! À moi les réunions secrètes dans le salon vert qui, à l'Élysée, sépare le bureau du président de celui du secrétaire général ! À moi les prix en tous genres et la gloire qui va avec. Acteur et témoin, j'allais pouvoir raconter les réunions secrètes, révéler les confidences de Nicolas Sarkozy, raconter ses affres, ses coups de colère et ses coups de blues en direct, sans passer par le filtre de mes informateurs habituels. Pas de coups de fil à passer, pas de fasti-

dieux recoupements, tout me serait livré comme dans un grand supermarché où je n'aurais qu'à me servir, directement du producteur au consommateur. Pensez un peu : j'allais même pouvoir découvrir l'agenda du président avant qu'il ne soit donné à mes collègues journalistes. Le coup d'avance assuré, le scoop quotidien, ce détail qui fait la différence : tout me serait donné. Et pour ce livre aussi, quelle aubaine ! Il suffirait de regarder, prendre des notes et raconter. Je venais de passer plus de dix ans d'une vie professionnelle à le suivre, à chroniquer ses faits et gestes, à apprendre à lire sur son visage, à décrypter ses humeurs dans un plissement d'yeux. J'avais acquis dans cet exercice d'immersion une certaine réputation de sarkologue. C'était après tout la même aventure qui continuait. Tout simplement, je me rapprochais encore un peu plus du sujet.

L'exemple de Catherine Pégard et Myriam Lévy, deux journalistes chevronnées (l'une au *Point*, l'autre au *Figaro*) qui avaient accepté de passer dans le camp du pouvoir, avait provoqué en moi un double sentiment de surprise et finalement de jalousie. N'aurais-je pas aimé moi aussi qu'une telle proposition me fût faite ? Non pas pour y céder – je connaissais mes limites – mais pour y réfléchir, pour se sentir désiré. Jouer avec cette idée folle pendant vingt-quatre ou quarante-huit heures, imaginer une autre vie, en calculer les avantages et les risques jusqu'à n'en plus dormir ? Leur choix fit jaser chez les journalistes politiques. Peu les condamnè-

## Prologue

rent d'emblée. Plus nombreux qu'on ne croit furent ceux qui dirent les comprendre comme s'ils avaient, un court moment, imaginé les affres qui avaient été les leurs avant d'accepter de rompre avec leur précédent métier.

Le rêve était tenace et luttait contre le petit jour qui débordait par les interstices des volets clos. Mais déjà son charme s'effiloçait. Je me vois encore avertir ma femme de la nouvelle carrière qui allait être la mienne et, forcément, un peu la sienne. « *Ma che ne me frega...* », me lança-t-elle. Littéralement : « Qu'est-ce que cela peut me faire ? » Bref, ce n'était pas gagné. Visiblement, la perspective de devenir l'épouse du ministre délégué à l'Outre-Mer et de m'accompagner de Cayenne à Papeete, de Nouméa à Saint-Pierre-et-Miquelon n'avait, à ses yeux, que de modestes attraits. Mon enthousiasme fut douché. La possibilité que je me retrouve un jour à Saint-Laurent-du-Maroni, en la seule compagnie d'une chef de cabinet au teint blanchâtre et d'un préfet luisant sous sa casquette, me pendait au nez et commençait à dissiper mes illusions avec les derniers restes de la nuit. D'ailleurs, je n'aimais que les climats tempérés. Que pourrais-je bien faire de tant de plages et de cocotiers ? De ces cyclones dévastateurs qui couchent les plantations de bananiers en quelques minutes et obligent le ministre délégué à l'Outre-Mer à partir illico pour Pointe-à-Pitre ? Cela ne valait pas grand-chose au regard de ce que j'abandonnais, la vie itinérante des journalistes embarqués qui me plaisait tant.

La longue campagne électorale commencée en novembre 2004 avec l'intronisation de Nicolas Sarkozy à la tête de l'UMP nous avait rapprochés, nous les journalistes, les uns des autres, faisant émerger une vie communautaire d'autant plus harmonieuse qu'elle était épisodique. Ministre, c'était aussi renoncer à cela. À nos retrouvailles à l'aéroport ou dans les gares, à notre classement des meilleurs sandwiches (sans conteste, ceux de la gare de Lyon au pied du Train bleu), à notre excitation commune pour des déclarations qui seraient oubliées le lendemain, à notre angoisse pour transmettre des images et des mots sans postérité, à nos agapes du soir, à ces villes de province traversées sans vraiment les voir. À cette vie sans conséquence. « Bruno, Ludovic, Fabien, Paul, Jean-François, Michaël, Valentine, Géraldine, Nadège, Isabelle, Caroline et Roselyne, où êtes-vous ? »

Et puis le jour a traversé les persiennes. À Terracina, entre Rome et Naples, le soleil ferait bientôt se lever le rocher de Circé au-dessus de la mer. Je sortais lentement de mon sommeil. Appeler Claude Guéant, le très redouté secrétaire général de l'Élysée, pour refuser le poste ? Je n'eus pas à le faire. Trop tard. L'évidence se dissipait déjà. Ma nomination au gouvernement s'effaçait dans les derniers lambeaux du sommeil. À force de suivre les faits et gestes de Nicolas Sarkozy, voilà qu'il envahissait mes nuits ! Drôle de rêve. J'en sortis sans regret : la perspective d'une nouvelle journée de vacances s'offrait à moi. Le programme ? Aller à la plage, acheter des grillades pour le soir et trouver un début à ce fichu livre.

## *Prologue*

J'étais journaliste depuis vingt-cinq ans, un métier que j'avais choisi sans vocation particulière, faute d'autres aptitudes. En revanche, j'avais quelques dispositions naturelles pour m'imprégner de la vie des autres et en restituer certains aspects. Depuis dix ans, c'est ce que je faisais avec Nicolas Sarkozy dans les pas duquel le hasard m'avait mis, au milieu des années quatre-vingt-dix. Des souvenirs, bien réels ceux-là, me revenaient, de lui, de nous les « *embedded* », de lui et moi. Une longue histoire. « Ça se raconte », m'avait convaincu mon éditeur. Et parce qu'il est toujours plaisant d'être désiré, j'avais accepté sans trop d'hésitations.

« Le président et moi », oui en toute simplicité ! Parce que c'était aussi mon histoire et qu'elle n'avait d'intérêt qu'à être racontée de mon point de vue, à la première personne du singulier, au risque du nombrilisme. Une confession ? Un passage aux aveux ? Non, tout simplement l'histoire d'un journaliste lambda embarqué, avec d'autres, dans le grand cirque que Sarkozy commençait à mettre en place après la défaite de Balladur – qu'il avait soutenu – face à Jacques Chirac. Je l'avais vu installer le chapiteau, monter les gradins, préparer ses numéros et s'emparer d'un mégaphone pour attirer le public. Les talents, à droite, n'étaient pas si nombreux qu'il faille nous désintéresser de celui-là. J'ai applaudi à quelques-uns de ses tours quand ils étaient bien exécutés. Le hasard m'avait offert une place à la tribune d'honneur pour suivre les préparatifs de cette aventure qui le conduirait au sommet de l'État. De

## *Le président et moi*

Neuilly à l'Élysée, d'un amour à l'autre, de triomphe en désillusions, je n'avais pas raté grand-chose des épisodes qui avaient jalonné son parcours.

C'est le risque de la proximité, c'est aussi son charme vénéneux. J'appris ainsi dans un jeu permanent d'avancées et reculs, de compromissions et de précautions, à ajuster la distance, sans cesse à réévaluer, où je me tenais. À m'approcher du centre pour me réfugier sur les bords. Cette position privilégiée, qui me vaudrait aussi le soupçon d'être trop proche de mon sujet, trop connivent, m'a aussi permis d'aiguiser mon regard sur lui, de développer une intuition du personnage, une connaissance de l'intérieur qui me sert aujourd'hui encore. Pendant douze ans, de campagne en congrès, de déjeuner en rendez-vous, j'ai cherché la bonne distance. Sans toujours y parvenir. Vu de trop loin Sarkozy semble un agité sur une scène trop grande pour lui, trop près il séduit. La position médiane n'est pas meilleure non plus puisqu'elle efface la perspective et les détails. Il faut donc passer du proche au lointain dans des allers et retours incessants, comme on cherche un peu d'eau fraîche quand on se brûle un doigt. Ce nouveau règne est une autre occasion de rechercher la bonne position. Deux hystéries se confrontent : celle des admirateurs et celle des détracteurs acharnés : entre les deux, il y a de la place pour un regard singulier, le mien en l'occurrence. Oui, « Le président et moi ». Comme dirait Sarkozy : « J'assume. »

## 1.

« Je voulais te remercier... »

Il n'a pas cherché à nous voir. Pas un coup d'œil, rien. Pourtant il lui suffisait de lever la tête pour nous apercevoir, alignés sur le praticable qui surplombe la salle des fêtes de l'Élysée. De là, nous embrassons tout d'un seul regard : les acteurs principaux, les seconds rôles et les figurants, ceux qui seront de l'aventure qui a commencé le 6 mai avec sa victoire face à Ségolène Royal, et ceux pour qui elle s'achève. Je scrute sur le visage du cinquième président de la V<sup>e</sup> République les signes de la transfiguration qui devrait l'irradier. Mais rien ne vient confirmer l'hypothèse séduisante d'une métamorphose. Sarkozy, ce 16 mai, jour de la cérémonie d'installation, ressemble comme deux gouttes d'eau au Sarkozy d'avant son élection. Il est mieux habillé, voilà tout : costume sombre, ajusté aux épaules, et toujours ses mocassins à talonnettes que la longueur du pantalon dérobe au regard. Les apercevoir demande un coup d'œil exercé. Nous l'avions.

Je me souviens qu'à l'été 1995, Jacques Chirac avait invité à l'Élysée les journalistes qui l'avaient suivi tout au long de sa campagne. Alors que nous patientions en prenant l'apéritif entre salon et terrasse, la voix d'un huissier avait retenti : « Monsieur le président de la République. » Le plus étonnant avait été de voir arriver effectivement Jacques Chirac, tel qu'en lui-même, à grands pas et sourire aux lèvres. Ce jour-là, je n'avais pas non plus noté la moindre transformation.

Nicolas Sarkozy a salué ses invités, parfois suivi, parfois précédé de Cécilia. D'elle on a tout dit. Au moins de sa tenue. Sa robe Prada, élégamment plissée, ivoire ou crème selon les médias. Son léger mouvement de recul quand son mari avait cherché à essuyer sur sa joue une larme absente. Il aurait pourtant eu tout le temps, entre deux poignées de main, d'adresser un clin d'œil à ceux qui avaient accompagné sa marche vers le pouvoir. Mais il refusait ce jour-là obstinément d'être complice, comme s'il voulait marquer qu'une autre vie commençait. Une vie de président, abritée derrière la grandeur de sa fonction et élevée par sa nouvelle charge à des hauteurs où nous n'avions plus accès. N'avait-il plus besoin de nous ?

Je gardais à l'esprit le coup de téléphone qu'il m'avait adressé, ainsi qu'à quelques autres, alors qu'il s'appêtait à rentrer de son escapade familiale à Malte, le 9 mai. Malte, le yacht et l'avion de Vincent Bolloré grâce auxquels il avait pu s'offrir quelques jours à faire des ronds dans l'eau en Méditerranée.

« *Je voulais te remercier...* »

Malte après la nuit du Fouquet's, ce palace parisien où il avait fêté sa victoire et commencé de malmener le beau roman de sa campagne. En quelques phrases, rendues en partie inaudibles à cause d'un bruit d'intense mastication (des cacahuètes probablement), il s'était accordé trois minutes montre en main pour justifier sa stratégie et dévoiler la méthode qui allait désormais être la sienne. « Oui bien sûr », disais-je de temps en temps, tout en prenant fébrilement des notes. « C'est beaucoup de travail, commença-t-il. J'ai vingt-cinq ans d'expérience. J'ai beaucoup travaillé, beaucoup réfléchi. Quand vous écriviez que j'agissais par pulsion, c'était réfléchi. Si je m'étais positionné au centre, on perdait ; moi je suis allé au peuple. » Des rafales de vent s'engouffraient dans l'écouteur. Il devait appeler de l'aéroport. Il continua : « Ségolène Royal a fait une très mauvaise campagne. Une campagne, c'est d'abord le candidat, c'est pas l'équipe. On va vraiment changer le pays. Tourner le dos aux petits sentiments. On va faire bouger les lignes. »

« Oui bien sûr, mais... »

Sans écouter la suite de ma phrase, il avait repris, à la fois mécanique et survolté : « Je suis heureux. On a gagné sans mentir. On a fait comme il fallait. J'ai vraiment tout dit. J'ai été sincère du début à la fin, y compris avec mes amis. Si je ne m'étais pas affranchi d'eux, je me serais enfermé. La famille était unie parce que je l'ai élargie. »

Je parvins malgré tout à lui demander pourquoi il avait finalement choisi cette croisière sur un bateau

## *Le président et moi*

grand comme un trois-pièces parisien, si loin de ce « peuple » à qui il avait promis du pouvoir d'achat, de la dignité retrouvée, du bonheur en plus. Pourquoi cette soirée de victoire fêtée comme un parvenu qui aurait gagné au Loto sportif ?

« Ma petite famille avait besoin de ça. J'ai voulu les protéger jusqu'à la dernière seconde. C'était important. »

Puis, sans transition, il me lança :

« Je voulais te remercier d'avoir suivi ma campagne et te saluer si tu arrêtes.

– Non, je continue à l'Élysée.

– Dans ce cas, c'est très bien. »

Peut-être était-ce la seule chose qui l'intéressait après tout, savoir si le journaliste du *Monde* qui avait suivi toute sa longue marche vers le pouvoir allait continuer le même travail dans les prochaines années. Si j'allais rester dans son paysage, rassurant comme le visage d'un familier, ou s'il fallait dès maintenant commencer une nouvelle entreprise de séduction avec quelqu'un d'autre. J'avais du mal à croire qu'il ne le sache pas déjà.

À la fin, je lui demandais : « Dois-je dorénavant te vouvoyer ? » Sa réponse : « Tu rigoles ! » Voilà, après avoir été le journaliste qui tutoyait le candidat, je serai celui qui tutoyait le président. Puis il avait raccroché, très vite, sans salutations alambiquées, comme il devait le faire, j'imagine, avec ses collaborateurs. L'essentiel avait été dit, le message, passé.